

**Zeitschrift:** Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung  
**Band:** 3 (1928)  
**Heft:** 14

**Artikel:** Un mauvais coucheur  
**Autor:** Guillot, Gaston  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-710539>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 23.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

semble.» Ils comprirent, non sans peine, ce qu'elle voulait, et dirent leurs noms. Cela ne lui suffisait pas; elle se les fit écrire sur un papier, avec l'adresse de leurs familles, et, reposant ses lunettes sur son grand nez, elle considéra cette écriture inconnue, puis elle plia la feuille et la mit dans sa poche, par dessus la lettre qui lui disait la mort de son fils.

Quand le repas fut fini, elle dit aux hommes:

— J' vas travailler pour vous.

Et elle se mit à monter du foin dans le grenier où ils couchaient.

Ils s'étonnèrent de cette besogne; elle leur expliqua qu'ils auraient moins froid; et ils l'aidèrent. Ils entassaient les bottes jusqu'au toit de paille, et ils se firent ainsi une sorte de grande chambre avec quatre murs de fourrage, chaude et parfumée, où ils dormiraient à merveille.

Au dîner, un d'eux s'inquiéta de voir que la mère Sauvage ne mangeait point encore. Elle affirma qu'elle avait des crampes. Puis elle alluma un bon feu pour se chauffer, et les quatre Allemands montèrent dans leur logis par l'échelle qui leur servait tous les soirs.

Dès que la trappe fut refermée, la vieille enleva l'échelle, puis rouvrit sans bruit la porte du dehors, et elle retourna chercher des bottes de paille dont elle remplit sa cuisine. Elle allait nu-pieds, dans la neige, si doucement qu'on n'entendait rien. De temps en temps elle écoutait les ronflements sonores et inégaux des quatre soldats endormis.

Quand elle jugea suffisants ses préparatifs, elle jeta dans le foyer une des bottes, et, lorsqu'elle fut enflammée, elle l'éparpilla sur les autres, puis elle ressortit et regarda.

Une clarté violente illumina en quelques secondes tout l'intérieur de la chaumière, puis ce fut un brasier effroyable, un gigantesque four ardent, dont la lueur jaillissait par l'étroite fenêtre et jetait sur la neige un éclatant rayon.

Puis un grand cri partit du sommet de la maison, puis ce fut une clameur de hurlements humains, d'appels déchirants d'angoisse et d'épouvante. Puis, la trappe s'étant écroulée à l'intérieur, un tourbillon de feu s'élança dans le grenier, perça le toit de paille, monta dans le ciel comme une immense flamme de torche; et toute la chaumière flamba.

On n'entendait plus rien dedans que le crépitement de l'incendie, le craquement des murs, l'écroulement des poutres. Le toit tout à coup s'effondra, et la carcasse ardente de la demeure lança dans l'air, au milieu d'un nuage de fumée, un grand panache d'étincelles.

La campagne, blanche, éclairée par le feu, luisait comme une nappe d'argent teintée de rouge.

Une cloche, au loin, se mit à sonner.

La vieille Sauvage restait debout, devant son logis détruit, armée de son fusil, celui du fils, de crainte qu'un des hommes n'échappât.

Quand elle vit que c'était fini, elle jeta son arme dans le brasier. Une détonation retentit.

Des gens arrivaient, des paysans, des Prussiens.

On trouva la femme assise sur un tronc d'arbre, tranquille et satisfaite.

Un officier allemand, qui parlait le français comme un fils de France, lui demanda:

— Où sont vos soldats?

Elle tendit son bras maigre vers l'amas rouge de l'incendie qui s'éteignait, et elle répondit d'une voix forte:

— Là-dedans!

On se pressait autour d'elle. Le Prussien demanda:

— Comment le feu a-t-il pris?

Elle prononça:

— C'est moi qui l'ai mis.

On ne la croyait pas, on pensait que le désastre l'avait soudain rendue folle. Alors, comme tout le monde l'entourait et l'écoutait, elle dit la chose d'un bout à l'autre, depuis l'arrivée de la lettre jusqu'au dernier cri des hommes flambés avec sa maison. Elle n'oublia pas un détail de ce qu'elle avait ressenti ni de ce qu'elle avait fait.

Quand elle eut fini, elle tira de sa poche deux papiers, et, pour les distinguer aux dernières lueurs du feu, elle ajusta encore ses lunettes, puis elle prononça, montrant l'un: «Ça, c'est la mort de Victor,» Montrant l'autre, elle ajouta, en désignant les ruines rouges d'un coup de tête: «Ça, c'est leurs noms pour qu'on écrive chez eux.» Elle tendit tranquillement la feuille blanche à l'officier, et elle reprit:

— Vous écrirez comment c'est arrivé, et vous direz à leurs parents que c'est moi qui ai fait ça, Victoire Simon, la Sauvage! N'oubliez pas.

L'officier criait des ordres en allemand. On la saisit, on la jeta contre les murs encore chauds de son logis. Puis douze hommes se rangèrent vivement en face d'elle à vingt mètres. Elle ne bougeait point. Elle avait compris; elle attendait.

Un ordre retentit, qu'une longue détonation suivit aussitôt. Un coup attardé partit tout seul, après les autres.

La vieille ne tomba point. Elle s'affaissa comme si on lui eût fauché les jambes.

L'officier prussien s'approcha. Elle était presque coupée en deux, et dans sa main crispée elle tenait sa lettre baignée de sang.

\*

Moi, je pensais aux mères des quatre doux garçons brûlés là-dedans, et à l'héroïsme atroce de cette autre mère, fusillée contre ce mur.

Et je ramassai une petite pierre, encore noircie par le feu.

## Un mauvais coucheur

(«Pages Gaies».)

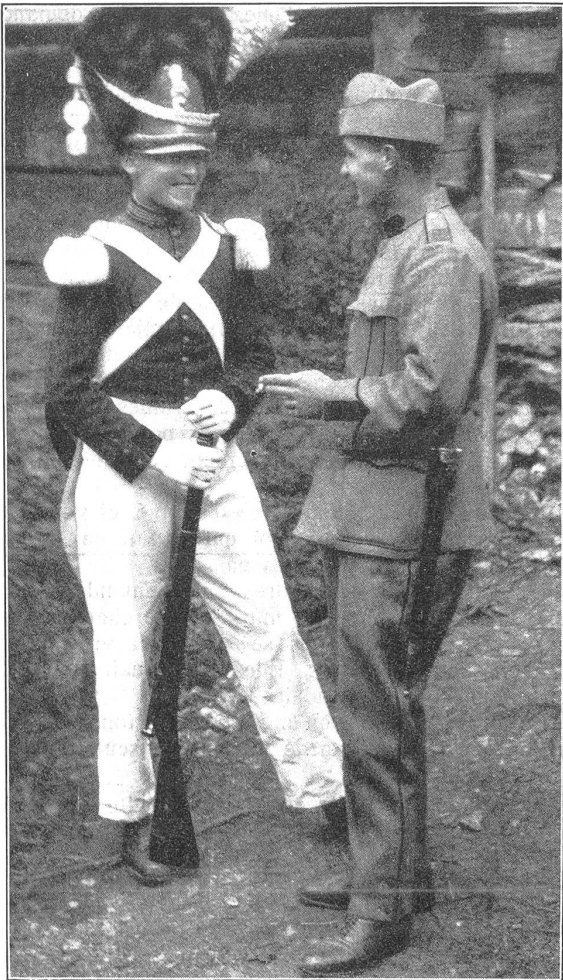
Vous ne connaissez pas Salivard? Vous n'avez jamais entendu parler de lui? Après tout, c'est bien possible! N'en concevez nul regret, d'ailleurs. Vous n'y perdez rien. Si les hasards du recrutement vous avaient fait incorporer dans notre bataillon, vous l'auriez connu, ce Salivard, et vous auriez appris, comme nous, à le détester.

Détestable, il l'était, en vérité. Dès son arrivée à la caserne, il avait montré la vigueur de ses poings et l'agressivité de son humeur.

Quelle teigne, mes amis! Il nous dominait de toute sa hauteur et nous écrasait de toute sa force. Ce monsieur ne consentait jamais à balayer la chambrée. Il ne fallait pas davantage compter sur lui pour la corvée de soupe. S'il poussait la condescendance jusqu'à nous convier à jouer aux cartes, il trichait abominablement et raflait nos malheureuses mises. Au gré de sa fantaisie, ce charmant garçon ne se gênait point pour nous arracher, en pleine nuit, aux douceurs du sommeil en retournant nos lits. Il était odieux, quoi!

Dans notre horreur de la délation, il nous répugnait de porter plainte.

Mais l'existence devenait positivement intenable.



(Carl Jost, Bern.)

Nous savions bien que sonnerait l'heure où se présenterait une merveilleuse occasion de revanche.

Au régiment, fou qui aurait la prétention de vivre en indépendant. Chacun a besoin de son voisin, dans les petites circonstances comme dans les grandes. On accepte volontiers un coup de main: il n'y a pas d'exemple que les coups de poings aient arrangé quoi que ce soit. Ceux de Salivard se grevaient d'intérêts fort lourds. Il paierait tout en bloc.

Nous attendions donc le moment propice, convaincus qu'il ne tarderait guère. L'avenir est aux patients.

Un soir, Salivard, triomphant, annonça que, nanti d'une permission de minuit, il irait au cinéma. Avec une ironie délicate, il nous conseilla de nous amuser beaucoup en son absence.

Salivard parti, nous cherchâmes un moyen honnête d'assouvir notre vengeance. Mettre son lit en porte-feuille? Piètre invention et qui nous eût valu de nous retrouver sur le ciment par le truchement de sa poigne puissante. Abîmer ses armes et ses effets afin de le faire punir? Il nous dénoncerait et ce serait la source de graves ennuis. Alors?... Ce que nous voulions, c'était le placer dans un mauvais cas, l'amener à causer un esclandre, faire si bien qu'il ne pût s'en prendre qu'à lui-même du scandale qu'il déchaînerait et de la répression qui ne manquerait pas de s'abattre sur lui seul.

On trouve toujours quand on se donne un peu de mal.

Le sergent ne remarqua rien d'anormal. Et, de fait, il n'y avait rien.

Dès qu'il eut disparu, nous nous mîmes à l'ouvrage.

Une demi-heure plus tard, tout le monde ronflait ou feignait de ronfler.

A minuit, Salivard rentrait, satisfait de sa soirée. Il avait dû s'attarder en quelque estaminet, car sa démarche était hésitante et le moindre de ses pas s'accompagnait d'un vacarme significatif. Sans aucune précaution, il claqua la porte et sifflant un refrain entendu au cinéma, il se dirigea vers son lit.

Il déboucla son ceinturon et le jeta violemment sur ses couvertures. Une exclamation courroucée jaillit soudain:

— Ben quoi! Tu pourrais pas faire attention, espèce d'ahuri!

Salivard se pencha, actionnant son briquet.

Malheur! Quelqu'un se vautrait dans son propre lit! Cela dépassait vraiment les bornes! Salivard ne perdit pas une seconde. En un tournemain, il renversa la couchette et son infortuné occupant.

— J't'apprendrai, moi, à t'pavaner dans mon plumard!

— Son plumard? Son plumard? Il est piqué, ma parole!

Cris, tumulte, protestations. Le caporal, avant tout, usa de son autorité pour faire allumer la lampe, à la lueur de laquelle Salivard dut se rendre compte que son lit et son paquetage avaient été subtilisés. Rugissant de colère, il devina la farce. Et, comme il sentait qu'il ne pourrait rien tirer de nous, il se précipita au dehors, nous promettant la visite imminente de l'adjutant de bataillon.

— Vous allez voir, mes gaillards! vous allez voir!

A peine avait-il tourné le dos que, pieds nus, avec une célérité décuplée par la crainte du châtiment — nous étions dans notre tort, n'est-ce pas? — nous bondîmes dans les combles où nous avions dissimulé le lit et le paquetage de notre indésirable compagnon. Chargés qui d'une planche, qui d'un pied de châlî, qui d'une capote, qui d'un drap, qui d'un polochon, nous eûmes tôt fait de remettre le tout en place et de nous recoucher.

Il était temps! Déjà la voix ronchonnoise de Bécarre ébranlait l'escalier, suivie de celle de Salivard, qui précisait:

— Oui, mon adjudant! Mon lit et mon paquetage. Sur le Seuil, Bécarre commandait:

— De la lumière, ici! Et tous debout, là-dedans!

Ah! nos mines effarées de dormeurs surpris en plein somme!

— Caporal! Où est le lit du chasseur Salivard?

— Mais, mon adjudant, dit Fourmilleau, en se frottant les yeux, il est à sa place!

Atterré, n'y comprenant plus rien, Salivard bégayait.

Alors, furieux d'avoir été dérangé, et jugeant qu'on l'avait mystifié, lui, adjudant rengagé et presque officier, Bécarre tonitrua:

— Au bloc! Tout de suite! Caporal, conduisez-moi ce coco-là au corps de garde!

Salivard passa un certain nombre de nuits au poste de police. Il en revint, très mal noté. Au plus futile prétexte, les punitions pleuvaient sur lui, comme grêle.

Fort radouci, il songeait qu'il ferait mieux de s'en aller. Aussi, quand un zouave de Sidi-Bel-Abbès demanda à permuter pour raisons de famille, Salivard s'offrit-il joyeusement. Il quitta le bataillon à notre grand soulagement et s'en fut, par delà les mers, faire le zouave...  
Gaston Guillot.